

quois avait porté partout la désolation et la mort.

Mais une providence toute bienveillante protégea les Hurons. Ils parvinrent sans mauvaise rencontre jusqu'à Montréal, où la faible population de cette cité, encore au berceau, les accueillit avec tout l'élan d'une charité vraiment chrétienne. Enfin après 50 jours de fatigues et de justes alarmes, ils abordèrent à Québec, le 20 juillet 1650. Les Ursulines, et les hospitalières, fidèles à leur héroïque mission de charité et d'abnégation, dont elles ont toujours si bien conservé l'esprit, adoptèrent, ainsi que plusieurs habitants, un certain nombre de ces familles. Il restait encore 200 personnes, les Jésuites s'en chargèrent. Placés d'abord sur leurs terres de Beauport, les Hurons furent ensuite transportés (au mois de mars 1651) dans l'île d'Orléans, qu'on nomma à cette occasion l'île Ste. Marie, [4] pour leur rappeler un nom cher à leur cœur. Cette mission fut fixée sur les terres de Mlle. de Grand Maison, achetées pour cette fin. On éleva aussitôt un fort en pieux, une chapelle et une petite maison pour les Missionnaires.

Des troupes nombreuses de nouveaux émigrants vinrent, peu après, s'associer à leurs frères, et donner avec eux les plus beaux exemples des vertus chrétiennes. Six ans après ils furent obligés de quitter cet asile, où les Iroquois venaient troubler leur repos. Il se retirèrent à Québec même. Après la paix, ils fondèrent (5) à 1 lieue et demie de la ville, sous le titre de l'Annonciation de Notre Dame, la mission de Notre Dame de Foye. Ce nom lui fut donné à l'occasion d'une statue de la très Ste. Vierge, envoyée du village de Foye, près de Dinan en Belgique, pour être honorée dans une mission de Sauvages. Par une erreur ou une ignorance peu excusable, on a changé depuis longtemps, cette dénomination, si respectable par son origine, pour en faire le village de Ste. Foi.

(A continuer.)

(2) Il serait difficile de préciser à quelle époque ce fort fut détruit, et jusqu'où remonte l'état de ruines où nous le voyons; mais on lit dans le manuscrit de cette époque, que deux ans après cette émigration, les Hurons, restés sur cette île, furent attaqués par les Iroquois, et en partie massacrés. Il est probable que les vainqueurs ne voulaient pas laisser derrière eux, ce lieu de refuge pour leurs ennemis, et qu'ils le renversèrent.

Le plan de ces ruines, sur lequel nous avons travaillé, a été levé, le 20 de juin 1845, par le Rev. E. Hellen.

JOURNAL BIBLIOGRAPHIQUE.

Histoire du Développement de la Doctrine Chrétienne.

Ou Motifs de retour à l'Eglise catholique; par J. H. Newman, de l'Université d'Oxford. Ouvrage traduit de l'anglais sur la seconde édition, avec approbation de l'auteur; par M. Jules Gondou. 1 vol in-8o de 459 pages.

C'est avec l'approbation de M. Newman lui-même que M. Gondou a publié cette fois une véritable traduction de l'œuvre du célèbre membre de l'Université d'Oxford. Sa plume expérimentée, la nature de ses études, les preuves antérieures qu'il a données de son talent comme traducteur, et, plus que tout cela, le choix honorable de l'auteur, promettaient un travail reproduisant, avec une consciencieuse fidélité la haute et profonde pensée du savant écrivain à qui l'on doit l'*Histoire du développement de la Doctrine Chrétienne*. M. Jules Gondou a satisfait pleinement la confiance qu'on avait mise en lui.

Nous dirons ici quelques mots du livre de M. Newman, afin d'en faire connaître, au moins sommairement, la disposition et la marche. Il forme huit chapitres, divisés chacun en d'assez nombreuses sections. Le premier roule sur le développement; des idées le second n'est qu'un corollaire du premier; le troisième traite de la nature de l'argument en faveur des développements de la doctrine chrétienne; le quatrième donne des éclaircissements à l'appui de l'argument en faveur de ces développements. Les cinq derniers chapitres sont une suite de l'application des marques de fidélité dans les développements. Ici l'historien de la Doctrine chrétienne interroge l'histoire de l'Eglise dans les six premiers siècles, expose les plus fameuses hérésies de ces époques reculées; puis il établit, avec toutes ses preuves théologiques, la suprématie de la foi catholique. Les raisonnements de M. Newman sont tellement serrés et si profonds, qu'il faut une grande application pour en suivre le fil dans la traduction de M. Jules Gondou, traduction faite avec autant d'intelligence que d'exactitude.

On peut se procurer cet ouvrage en s'adressant chez MM. J. & O. Crémazie, Québec.

PAUL ET VIRGINIE,

CONSIDÉRÉ COMME ŒUVRE RELIGIEUSE.—Il est certain que le charme de *Paul et Virginie* consiste en une certaine morale mélancolique qui brille dans l'ouvrage, et qu'on pourrait comparer à ce: éclat uni-

forme que la lune répand sur une solitude parsemée de fleurs. Or quiconque a médité l'Évangile doit convenir que ses préceptes divins ont précisément ce caractère triste et tendre. Bernardin de Saint-Pierre qui, dans ses *Études de la Nature*, cherche à justifier les voies de Dieu et à prouver la beauté de la religion; a dû nourrir son génie de la lecture des livres saints. Son élogue n'est si touchant que parce qu'elle représente deux familles chrétiennes exilées, vivant sous les yeux du Seigneur, entre sa parole dans la Bible et ses ouvrages dans le désert. Joignez-y l'indigence et ces infortunes de l'âme, dont la religion est le seul remède, et vous aurez tout le sujet du poème. Les personnages sont aussi simples que l'intrigue: ce sont deux beaux enfants dont on aperçoit le berceau et la tombe, deux fidèles esclaves et deux pieuses maîtresses. Ces honnêtes gens ont un historien digne de leur vie: un vieillard demeuré seul dans la montagne, et qui survit à ce qu'il aime, raconte à un voyageur les malheurs de ses amis sur les débris de leurs cabanes.

Ajoutons que ces bucoliques australes sont pleines du souvenir des Écritures. Là c'est Ruth, là Séphora, ici Eden et nos premiers pères. Ces sacrées reminiscences vieillissent, pour ainsi dire, les murs du tableau, en y mêlant les mœurs de l'antique Orient. La messe, les prières, les sacrements, les cérémonies de l'Église, que l'auteur rappelle à tous moments, augmentent aussi les beautés religieuses de l'ouvrage. Le songe de madame de La Tour n'est-il pas essentiellement lié à ce que nos dogmes ont de plus grand et de plus attendrissant? On reconnaît encore le chrétien dans ces préceptes de résignation à la volonté de Dieu, d'obéissance à ses parents, de charité envers les pauvres, en un mot, dans cette douce théologie que respire le poème de Bernardin de Saint-Pierre. Il y a plus, c'est en effet la religion qui détermine la catastrophe: Virginie meurt pour conserver une des premières vertus recommandées par l'Évangile. Il eût été absurde de faire mourir une Grecque, pour ne vouloir pas dépouiller ses vêtements. Mais l'amante de Paul est une vierge chrétienne, et le dénoûment, ridicule sous une croyance moins pure, devient ici sublime.

Enfin, cette pastorale ne ressemble ni aux idylles de Théocrite, ni aux élogues de Virgile, ni tout à fait aux grandes scènes rustiques d'Hésiode, d'Homère et de la Bible; mais elle rappelle quelque chose d'ineffable, comme la parabole du *Bon Pasteur*, et l'on sent qu'il n'y a qu'un chrétien qui ait pu soupire les évangéliques amours de Paul et de Virginie.